

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an ----- \$ 0.50  
Six mois ----- 0.25  
Un numéro --- . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

Par ligne  
Première insertion, 10c  
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — ROUSSEAU

Vol. II.

H. BERTHELOT --- Rédacteur.

No. 7.

FEUILLETON.

LE PREBENDIER.

(SUITE.)

Tel était M. Dubruet, capitaine au régiment de la Reine. Esclave de la discipline, bien que par suite de blessures reçues sur mer, où il avait fait trois campagnes en volontaire, il fût en congé illimité dans sa ville natale, dès le matin vous l'auriez vu en uniforme.

Jamais le père Eusèbe, gardien des capucins, qui passait pour l'homme le plus matinal de la cité, n'avait fait retentir ses sandales sur les gros pavés de la rue de la Péli-serie sans apercevoir l'uniforme bleu à revers et parements rouges avec passe-pois blancs, la culotte de chamois, le sabre droit et le tricorne galonné du capitaine, qui se promenait sur la place en attendant qu'on sonnât la messe. Pauvre comme la plupart des gentilshommes de province, que la cour ou le service ruinait, M. Dubruet vivait de sa solde et de sa pension de 200 livres, avec la frugalité d'un soldat et la dignité d'un vrai noble. Ce qui ne l'empêchait nullement, mille bombardes ! (il affectionnait ce juron, qui lui rappelait ces combats, maritimes) ; ce qui ne l'empêchait pas de trouver encore dans sa bourse pour les pauvres le denier du bon Samaritain.

Germaine avait eu donc une inspiration heureuse en lui amenant son neveu, qu'il n'avait jamais vu.

La ressemblance de Louis avec sa mère était si frappante, que lorsqu'il se présenta devant lui tout ému, il le reconnut sur le-champ, et se tournant vers la servante :

Est-ce que je me trompe ? dit-il.  
— Non, monsieur le capitaine, c'est bien votre neveu.

— Pauvre Thérèse ! murmura-t-il en passant vivement la main sur ses yeux, c'est tout son portrait.

Viens, mon ami, mon enfant ! de-vrais-je dire. Et ouvrant ses bras, où Louis se jeta en pleurant, il le pressa sur son cœur avec tendresse ; puis s'adressant de nouveau à Germaine :

— Son père, m'a-t-on dit, est de retour de Versailles.

— Hélas ! monsieur, voilà pour-quoi nous sommes ici !

— A quelque chose alors malheur est bon ; toujours le même, je suppose ?...

Cent fois pire ! monsieur. Si vous saviez quel a été sa bien-venue ?

— Tu me contera tout cela après le déjeuner. En attendant, suis-moi, mon garçon ; allons faire connais-sance à table, mille bombardes ! et vivent le roi et la reine !

Après le déjeuner, qui fut long, car le bon capitaine, dans sa char-pente de six pieds, avait un estomac d'autruche, et il trouva de l'appétit pour trois, afin d'en donner à son neveu. Germaine parut à la porte de la salle à manger. Dès qu'il l'a-perçut, M. Dubruet donna l'ordre à son domestique de conduire Louis à la vigne, où il le rejoindrait bien-tôt, et allumant sa pipe il dit froi-dement à Germaine :

— Parle maintenant : que s'est-il passé ?...

— Hélas ! monsieur Dubruet, de terribles choses !

— Mon-chère beau-frère n'est ca-pable de rien de bon.

— C'est un diable, un diable in-carné, à coup sûr !

— Voyons qu'à t-il fait cette fois ?

— Il a chassé son fils, monsieur !

— Comment ? mille bombardes !

— Hier au soir comme un vaga-bond !

— Et à quel sujet, je te prie ?...

— Parce que ce pauvre enfant veut embrasser, comme le désirait sa mère, l'état ecclésiastique, et qu'il avait, lui, le dessein de l'en-voyer mourir aux îles, et savez-vous pourquoi ?...

— Non ! dis toujours !

— Parce que la marquise de Frey-cinet, sa grand'tante, a le projet de lui laisser son bien, et que le com-te guigne cet héritage pour son fils aîné, qui vaudra moins que lui, si la chose est possible.

Le capitaine réfléchit quelque temps, poussa d'énormes bouffées de tabac, puis posant sa pipe et frap-pant du poing la table, qui gé-mit sous le coup :

Cet homme-là, dit-il, me fera fai-re un malheur. Il y a longtemps que je résiste à ma colère, mais toutes les fois que je pense à lui et aux chagrins dont il a constamment abreuvé ma sœur, je sens que je de-viens rouge et que ma main cherche le pommeau de l'épée. Que Dieu ou les démons ne l'envoient pas sur mon chemin, car il y aurait un châ-liment et du sang-répandu ! Quant à mon neveu, je le prends et ne l'a-bandonnerai pas, ni toi non plus, Germaine. Nous vivrons pauvrem-ent, car je n'ai que ma solde, mais à la guerre comme à la guer-

re, mille bombardes ! et Dieu sau-ve le roi !

— Monsieur, dit naïvement Ger-maine, le comte m'a payé mes ga-ges, c'est neuf cents livres que va posséder M. Louis !

— Bonne fille, cœur d'or ! Mais garde-les, mille bombardes ! car je vendrais mon uniforme plutôt que d'y toucher.

— Monsieur, reprit Germaine, en cheminant, il m'est venu une idée qui nous rendrait tous plus heu-reux que M. l'intendant, et qui fe-rerait le bonheur de ce pauvre en-fant, que j'adore.

— Et quelle idée, Germaine ?

— Il m'a semblé comme cela qu'a-vec vos protections vous pourriez lui obtenir une prébende.

— Mais, en effet, il y en a douze dans notre chapitre, et justement une se trouve vacante, qui est à la collation du prieur mage !

— Demandez-la vite, monsieur !

— Je cours de ce pas chez M. de Coucy ; nous sommes au mieux ensemble, et, mille bombardes ! je me flatte qu'il ne me refusera pas.

Malgré cette confiance, l'assaut fut rude. Le prévôt du chapitre, ou prieur mage, avait engagé sa parole et il lui en coûtait de la repren-dre, par crainte peut-être autant que par considération pour la personne à laquelle il l'avait donnée. Mais M. Dubruet fit tant d'instances qu'il consentit à voir le candidat. Tan-dis qu'on allait le quérir à la vigne du capitaine, celui-ci acheva d'in-téresser le bon prieur en faveur de son neveu, en lui contant son ex-pulsion du toit paternel. M. de Cou-cy, excellent homme au fond, en avait encore la larme à l'œil lors-que Louis arriva, et gagna sa cause à moitié, par sa tenue modeste et sa bonne mine.

S'enfonçant dans son fauteuil de velours jaune comme dans un der-nier retranchement, le prieur ma-ge se mit à l'interroger, toutefois pour la forme, sur les saintes écri-tures et l'histoire sacrée et profane, et qu'on juge de sa surprise en trou-vant cet enfant ferré à glace, com-me on disait alors, et de la force d'un théologien et d'un docteur en droit canon. Emerveillé de son sa-voir, il le questionna sur la littéra-ture, et vit que tous nos bons au-teurs lui étaient familiers. Ouvrant alors sa tabatière, il la tendit, les yeux brillants, de joie, au capitai-ne, qui poussait des hem vigoureux

pour dissimuler son émotion, et put lui dire à peine :

— Eh bien ?...

— Eh bien ! mon ami, votre neveu m'a rappelé les versets 16 et 47 de saint Luc.

— Ah ! que portent-ils ces ver-sets ?...

— Ils le trouvèrent au bout de 3 jours dans le temple assis au mili-eu des docteurs, les écoutant et ré-pondant à leurs questions, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis sa sagesse et de ses réponses."

— Ainsi, nous pouvons espérer...

— Qu'il aura la prébende dont je dispose ? elle est à lui dès ce mo-ment et je ne regrette qu'une cho-se.

— Laquelle, mon ami ?

— C'est de ne pouvoir lui donner un canonicat. Mais patience, il est jeune et sera, je l'espère, un jour la gloire et l'honneur du chapitre.

— Monsieur de Coucy, s'écria le capitaine, plus rouge que ses parements, je n'ai pas d'esprit, moi, et ne peux vous dire comme ce petit drôle tout ce que je sens là... mais, mille bombardes !

— Vous vous battriez avec plaisir pour me défendre, n'est-ce pas ?

— Moi, si quelqu'un vous en vou-lait, je le mettrais en pièces.

— Je n'en doute pas, capitaine, ré-pondit le prévôt en saisissant sa main, qu'il serra cordialement ; mais rappelez-vous ce précepte : Homicide point ne seras ; et main-tenant ; mon cher Hector, allez fai-re habiller mon prébendier, car je l'installerai demain moi-même à la grand'messe.

Peindre la joie du capitaine quand il sortit de chez le prieur mage se-rait essayer l'impossible. Il arpen-tait le pavé d'un tel pas que Louis était obligé de courir pour le suivre, et humait l'air à pleins poumons en chantonnant à demi-voix cette va-riante d'un couplet fameux :

Après ces mots, on mange à qui mieux mieux :

Des bons chrétiens tel est le ca-ractère.

Servant Comus sans négliger les cieux,

Fervents à table, ardents à la prière...

(A CONTINUER.)

— Le Quinine est extrait, de l'é-cure connue sous le nom d'écorce des Jésuites et est le principal in-grédient du Vin de Quinine de Campbell.

## LE CANARD

MONTRÉAL, 16 NOVEMBRE 1878.

## AVIS A NOS ABONNES.

Le 1er décembre prochain, nous cesserons d'envoyer le journal à tous ceux qui n'auront pas payé leur abonnement d'avance.

## LA DÉBAUCHE A WINDSOR.

(SUITE.)

VICTOIRE.—Entre nous deux, la Débauche, je te dirai que je ne crois pas un mot de tout ce que l'on imprime dans les journaux. J'aimerais à savoir de toi franchement ce que tu penses sur les affaires du Canada.

LA DÉBAUCHE.—Ah, pour ça je puis vous en conter long sur le compte de mes compatriotes.

VICTOIRE.—On me dit que les hommes qui se mêlent de politique ne sont pas de ces plus honnêtes.

LA DÉBAUCHE.—Dam, c'est un peu la vérité. Nous avons par chez nous deux partis, les rouges et les bleus. Ce sont des gens qui passent leur temps à blaguer le service, au lieu de s'occuper à travailler à un métier honnête. Il y a tant de monde qui s'occupe à ce jeu là que par chez nous les vaches sont très mal gardées. Ils font la chasse au portefeuille. Lorsqu'un parti vient à griffer le pouvoir, l'autre fait tout son possible pour le faire dégringoler. C'est au plus fort la poche. Les gens restent au pouvoir tant qu'ils n'ont pas fait quelque coup croche qu'on appelle un scaniale. Nos ministères, conservateurs et libéraux, finissent toujours par un scandale. Leurs adversaires en profitent pour se mettre à leur place et en faire autant. Ils y restent tant qu'il peuvent avec une voix de majorité.

VICTOIRE.—Ah, c'est comme ça par chez vous! Dans les vieux pays, il en est autrement, un ministère ne se maintiendrait pas à moins d'avoir 60 voix de majorité.

LA DÉBAUCHE.—(riant). Les canadiens ne sont pas si scrupuleux que ça. Tenez à Québec nous avons un ministère qui se maintient avec une voix de minorité.

VICTOIRE.—En Angleterre les ministres n'attendent pas qu'on le leur dise pour résigner. Ce sont des gentlemen. Parmi nos grands hommes nous avons Lord Parle-moi de c'l'homme, Lord Deraby et Lord Piquenneville. Piqueuneville est au pouvoir aujourd'hui. C'est un honnête homme comme tous les autres. Il n'attend pas qu'on le pousse par les épaules pour le mettre à la porte, il aura soin de résigner auparavant.

LA DÉBAUCHE.—Il faut excuser ces pauvres canadiens, comme on le dit dans nos campagnes, ils ont encore beaucoup de poil aux pattes.

VICTOIRE.—Vous devez avoir des journaux au Canada.

LA DÉBAUCHE.—Nous en avons des sérieux et des comiques. Le seul journal sérieux que nous ayons c'est le "Canard". Cette feuille est au Canada, ce qu'est le "Times"



## A MANITOBA.

MASSON.—Allons, allons, tu vas lâcher la drague.

JOHN A.—Arrête, que veux-tu faire, maladroit? Ne sais-tu pas que si tu le chasses d'ici, il ira courir dans les champs du Bas Canada où il ravagera tout le grain.

à l'Angleterre. C'est l'organe du peuple, la gazette qui a la plus grande circulation. Tous les autres journaux sont de la popote.

VICTOIRE.—Vous avez je suppose des hommes de lettres à Québec et à Montréal.

LA DÉBAUCHE.—Ca ne manque pas. Un de nos meilleurs chroniqueurs est Monsieur Alfred Evan-turel, le rédacteur du "Jeune Age," journal publié à la Pointe à Gatineau. Tenez j'en ai justement un numéro dans ma poche. C'est celui du 1er Novembre.

VICTOIRE.—Je serais curieuse de lire un passage de ces chroniques.

LA DÉBAUCHE.—(tirant un journal dans sa poche). Ecoutez, je vais vous lire deux paragraphes du premier Pointe à Gatineau. Vous allez voir comme c'est chic.

Il lit :

Septembre 1878 fera époque dans l'histoire politique du pays. C'est pendant sa durée qu'un coup de vent traitre, un véritable "tornado" non prévu par le timonnier, chavira la barque libérale en pleine mer. On n'eût pas même le temps de faire un "libre-échange de life preservers" ce fut une "protection" personnelle. MM. Mackenzie, Laurier, Smith furent jetés à la côte et M. Lallamie submergé. Celui-ci aurait voulu se voir dans "l'Ermine," le vaisseau qui porta autrefois Jacques-Cartier, au risque de cingler vers le "Pôle" numéro 2, sous la protection de Ste. Anne.

—Le cabinet Mackenzie, comme un pulmonaire, est tombé avec les premières feuilles d'automne. Ses amis mêmes ne daignent pas ramasser la feuille morte pour la conserver; ils disent l'avoir trop "pressée" inutilement avant sa chute. Ainsi va le monde!

LA DÉBAUCHE.—Nous avons à Québec et à Montréal des chroniqueurs de la même force. Vous vous pâmerez si je vous lisais une chronique de Lucien Huot ou un article de la "Revue Canadienne."

VICTOIRE.—Dis moi donc maintenant ce que c'est que cette protection dont on parle tant dans ton pays.

LA DÉBAUCHE.—Si je ne me trompe pas, la protection, ça été inventé par M. G. Boivin, un grand fabricant de chaussures de Montréal. Ça bien pris dans le Canada aux dernières élections. A l'heure qu'il est on ne fait que de ça.

VICTOIRE.—C'est y bon à quéque chose?

LA DÉBAUCHE.—Dam, je ne sais pas trop, les ouvriers de M. Boivin commencent déjà à en avoir une indigestion. Depuis que la protection a été passée il a diminué leurs gages de 25 pour cent.

VICTOIRE.—Si j'en crois mes journaux, la protection ça ne me botterait pas du tout. Il me sera impossible de pousser mon "trade" dans le Canada, moi qui en tirais un si bon revenu.

VICTOIRE.—Comme il se fait tard, mon cher La Débauche, je vais me retirer dans mes appartements. Tu souperas, tu feras tes prières et ensuite tu te coucheras dans le bancel près du poêle double. Tu n'auras pas froid chez moi, je te l'assure.

LA DÉBAUCHE.—Avant de me coucher j'aimerais bien aller dans la cour. J'ai beaucoup entendu parler de votre cour. On dit que c'est une des plus belles cours d'Europe.

VICTOIRE.—John Brown te montrera le chemin. Demain matin j'attellerai la grise et tu viendras avec moi à Londres où je te ferai visiter le Musée de Madame Tus-saud.

(La suite à un prochain numéro)

## M. CAUCHON ET SON BARBIER.

Depuis sa nomination au poste de lieutenant-gouverneur de Manitoba, M. Cauchon est méticuleux dans chaque détail de sa toilette; mais l'entretien de sa chevelure lui a toujours causé beaucoup d'embarras. S'il faut en croire la

rumeur, Son Excellence est excessivement dur à la détente. Il n'épargne jamais sur son budget privé pour la moindre dépense inutile. Sachant qu'il ne garde sa place que selon le bon plaisir de Sa Majesté, et que ce bon plaisir sera de courte durée, il s'évertue à faire toutes espèces d'économies dans sa maison.

Pour éviter les frais de toilette il laisse croître toute sa barbe afin d'avoir l'air patriarchal.

Lorsque ses cheveux ont atteint une longueur indécente il demande à un membre de sa famille de les rogner le plus "rasibus" possible, afin d'obtenir ce que les Anglais appellent le "shingle ou velvet crop". La tonte était par-tout facile pour la main la plus novice. Une de ses belles-sœurs s'était chargée de ce soin. Mais il y a quelques semaines cette demoiselle partit pour Québec. Il recourut à son cocher, mais celui-ci avait la main tellement nerveuse qu'il fit plusieurs entailles douloureuses dans le cuir chevelu de la tête gubernatoriale. Il s'adressa ensuite à M. Gélinas, son secrétaire privé. Ce dernier lui répondit qu'il ne pourrait jamais se résoudre à entreprendre la tâche difficile de rogner la tignasse de Son Excellence parce qu'il craignait trop de lui couper les oreilles. Ouvrons ici une parenthèse pour dire à nos lecteurs que M. Cauchon dans l'intimité à la chair des oreilles d'une sensibilité extrême. De là les craintes du jeune secrétaire.

L'hiver approchait et Son Excellence craignant les rhumes de cerveau, laissa croître ses soies. Bientôt il lui fallut songer à s'attirer un barbier. Un jour il fait appeler son secrétaire.

—Ecoute, Gélinas, lui dit-il, tu vas te rendre incontinent à Winnipeg. Tu diras à un barbier que s'il veut s'engager à me couper les cheveux en balai une fois par mois, je lui donnerai 50 cents pour chaque opération, plus le privilège de se servir du titre de barbier de Son Excellence.

Le malheureux secrétaire fit la commissinn et rapporta à son maître qu'aucun coiffeur n'acceptait l'entreprise à moins d'un dollar par coupe.

Le lieutenant-gouverneur ne se tint pas pour battu. Il alla lui-même de boutique en boutique essayant partout des refus. Il y a quelques jours un pauvre barbier nègre, récemment établi dans la place et un peu plus vaniteux que ses confrères, a accepté le contrat de la coiffure de Son Excellence à raison de 50 cents par mois.

Nous garantissons l'authenticité des faits ci-dessus relatés.

## ADIEUX D'UN MINISTRE A SES PAROISSIENS.

Le célèbre orateur Stanley en quittant la cure de Newburg, termina son dernier sermon par ces paroles :

"Je crois vous avoir prouvé les trois propositions de mon discours : 1o que Dieu ne vous aime point ; 2o que vous ne vous aimez point les uns les autres ; 3o que vous n'avez point de foi. Une courte

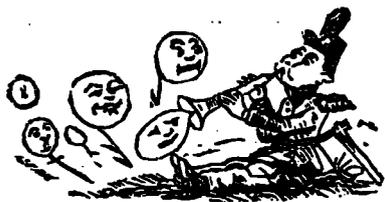
réflexion va porter ces trois vérités au plus haut degré d'évidence.

"Si Dieu vous aimait, il vous châtierait, suivant cette maxime : "Quos amat Deus castigat." Or, le ciel m'est témoin que depuis que je suis parmi vous, je n'ai pas fait trois enterrements ; donc, Dieu ne vous aime pas.

"Si vous vous aimiez, la providence vous donnerait plus d'enfants ; or, je n'ai pas fait deux mariages ni deux baptêmes depuis que je suis curé ; donc, vous ne vous aimez pas.

"Enfin si vous aviez de la foi, je n'aurais pas été obligé de vendre mes meubles ; lorsque j'ai eu besoin d'argent, aucun de vous n'a eu assez confiance en moi pour me prêter un schéling

"Ainsi, hais de Dieu, ennemis des uns des autres, et sans foi ni charité, si vous ne traitez pas mieux mon successeur que vous ne m'avez traité, vous serez tous damnés. Adieu !"



**COUACS.**

AVIS AUX MALADES.—Si vous voulez rétablir votre santé prenez du vin de Quinine de Campbell. Toutes les personnes qui en ont fait usage le recommandent à leurs amis. Le vin de Quinine de Campbell est le seul véritable ; n'en prenez pas d'autre.

Voici le comble de l'effronterie : Nous avons reçu une carte-poste contenant ce qui suit :

St. Thomas, Oct. 1878.

Monsieur,

Auriez vous la bonté de m'envoyer votre journal le Canard, je vous enverrai le montant selon le temps que je le garderai.

Votre etc.,

C. G. d'Estimauville,  
de Beaumouchel.

Adresse :

St. Thomas, Montmagny.

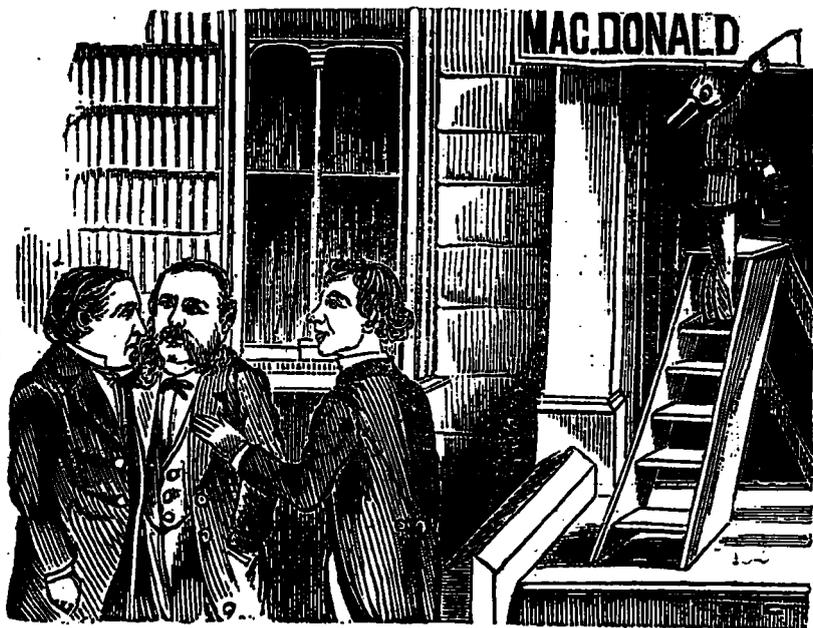
Nous expédions au signataire une copie de notre journal avec un compte pour un centin, qu'il aura la bonté de nous faire parvenir par lettre chargée sous le plus court délai.

Le "Canard" applaudit à l'idée de M. Edmond Hardy, qui organise pour cet hiver une série de concerts populaires au bénéfice de son corps de musique.

Trouvé dans le frais album d'une fraîche demoiselle de \*\*\* la riche comparaison que voici :

La vie est un rosier qui n'est jamais sans [roses].  
Toi tu es l'abeille à qui la céleste faveur  
A travers quelque épine on fait sucer la [fleur].

Autant la forme est soignée, autant l'image est nouvelle. En effet,



**LE NOM DE LA BOUTIQUE.**

Le CANARD a entrepris de peindre l'enseigne du nouveau cabinet. Sir John se fait casser les oreilles par Masson et Langevin qui se disputent au sujet du nom qui doit suivre celui de Macdonald.

Le CANARD.—Ah ça ! finissez s'il vous plaît. Tâchez de vous entendre. Dois-je mettre "Macdonald-Masson" ou "Macdonald-Langevin ?" La discussion continue.

ce n'est pas nous qui nous serions jamais figuré une abeille perchée sur le bout d'une épine, gravement occuper à aspirer le suc de la rose "à travaux" ce canal d'un nouveau genre. Cette petite allégorie, bien qu'elle donne un fier soufflet aux idées reçues, fait également honneur au galant homme qui l'a emportée et à la digne personne qui l'a inspirée.

Pour juger jusqu'à quel point on peut faire un abus des points : lisez l'enseigne de M. Guillemette, coin des rues Notre-Dame et Bonsecours :

**ATTENTION.**

Ven. tes. sans. réserves. de. tout. le. stock. de. hardes. faites. commande. pour. habillement. fait. à. ordre. a. bas. prix.

On nous apprend que le peintre qui a fait cette enseigne est mort de chagrin la semaine dernière.

L'aubergiste de la rue Ontario continue de parler :

—Oui, mon cher, disait-il à une pratique. Ce matin à mon déjeuner j'ai mangé tout un benoni, un bédollé, c'est pas ça, j'y suis un belloné.

—Un belloné, je ne comprends pas.

—Un belloné, c'est de la grosse soucisse faites avec des viandes fumées.

—Bon je comprends. Vous-voulez dire un saucisson de Boulogne.

L'autre soir notre aubergiste nous disait : goûtez-moi de cette bière. J'en ai fait boire tout à l'heure à trois gros messieurs qui venaient de l'Académie de Musique où il y a des concerts de Marguerite Rose. (Il voulait dire le concert de Marie Rosa Mapleson.)

Ménagères, voulez-vous vous faire aimer d'avantages par vos maris allez chez E. A. Martineau, 257, rue St. Joseph, vous y trouverez des tapisseries à bon marché. Tapisseries endommagées à prix très réduits. Amoureux, pour plaire à vos belles allez au même magasin et vous y trouverez toutes espèces de bijoux et d'objets de fantaisie pour cadeaux,

Le correspondant du TIMES de Londres qui est actuellement au Windsor, a reçu par le câble une dépêche de Lord Beaconsfield lui mandant qu'il doit avoir une tenue décente pour paraître devant le Marquis de Lorne et lui suggérant l'idée d'acheter un pardessus d'hiver et un suit complet à bon marché chez M. T. Sarault (29, rue St. Joseph. Leshabilllements s'y font avec chic et sont meilleur marché que n'importe où ailleurs.

La Maison Pilon, autrement dite la Maison du bon marché est une institution humanitaire. Si le public qui afflue vers ce magasin populaire s'extasie sur la modicité extraordinaire de ses prix et des sacrifices demarchandises qui s'y font tous les jours, il ne doit pas rester sourd à la voix de la pitié. Il est difficile de concevoir le labeur excessif des centaines de commis qui sont obligés de se multiplier pour répondre aux demandes des clients. Les employés de la maison Pilon auront maintenant moins de travail le soir les patrons ayant décidé qu'après huit heures le magasin se fermerait. Ainsi donc, nous n'avons qu'un conseil à donner à nos lecteurs, c'est de faire leurs achats le plus à bonne heure possible. Le meilleur temps est le matin afin d'éviter l'encombrement du magasin dans l'après-midi. Le "Canard"

applaudit à l'idée généreuse de MM. Pilon & Cie.

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur les cadeaux qui seront faits aux acheteurs de la Maison Pilon. Voyez l'annonce.

On croit que les ossements trouvés dans la cave de l'hôtel au coin des rues St Gabriel et St Jacques étaient ceux d'une dame étrangère puissamment riche qui disparut mystérieusement de l'hôtel Donegana il y a 5 ans. Les valeurs qu'elle portait sur elle ont sans doute excité la cupidité du meurtrier. La police est vivement intriguée, on dit que l'hôtelier a un dépôt de \$50,000 à la Banque de Montréal. D'où vient cet argent ?

Pour avoir une bonne paire de chaussures, faites avec soin et convenables pour l'hiver, n'oubliez pas d'aller au magasin du véritable bon marché chez N Richer 25 Carré Chaboillez. Jamais on n'entend une plainte de la part des clients de cette maison.

Une grande lacune vient d'être remplie dans le Bloc Est. Il vient de s'y ouvrir un magasin de chapellerie à bon marché. L'hiver approche et le CANARD ne pourra faire autrement que d'aller se coiffer chez un de ses voisins au No. 105 rue Notre Dame chez Dubuc & Désautels & Cie. L'autre magasin est sur la même rue No 217 où le gros chien blanc est à la porte.

Les messieurs de bureaux qui baillent au logis dans la soirée et se fatiguent encore la tête par les tracasseries domestiques feraient bien d'aller prendre un exercice hygiénique recommandé par les médecins en se rendant au magnifique jeu de quilles de J. B. Emond, au No. 272, rue St. Laurent. Ils seront sûrs de rencontrer que des gentilhommes dans cet établissement qui est de première classe.

Mardi je suis allé chez E. Mathieu et Frère  
Acheter de bons vins, faisant une bonne affaire.  
Toutes les familles y trouvent le bon marché,  
Hâtez-vous mes amis, c'est là qu'il faut chercher  
Immédiatement, thé, café, liqueurs, sucre  
E. Mathieu et Frère ne font pas un vil lucre  
Un client a toujours la valeur de son argent  
Et de ses emplettes n'est jamais mécontent.

Parmi les réformes que le nouveau gouvernement devrait exécuter pour se populariser dans toutes les provinces de la Puissance, le "Canard" lui suggérera l'émission de papier-monnaie de 25 et de 50 cents. Notre situation est des plus déplorable, nos abonnés nous font parvenir le montant de leurs souscriptions en timbres-poste et notre cassette en est inondée. Allons M. Tilley, un bon mouvement pour plaire au "Canard" et à vos administrés. Soyez certain que nous vous en saurons gré.

